

3 novembre 2023



«Mỹ A» signifie en vietnamien «soie laquée». 4kclips / stock.adobe.com

C'est un pays où le lotus est fleur nationale, et où la langue en a la poésie. Anna Moï, dans *80 mots du Viêt Nam*, nous en dévoile toute la délicatesse.

Savez-vous que le Vietnam a une fleur nationale ? C'est le lotus, cette plante aux « *pétales purs comme jade* », selon les mots du poète François Cheng. Une plante sacrée, qui symbolise l'état d'éveil. Chaque arbre, chaque pierre, chaque élément est, dans cette terre d'Asie du sud-est, chargé de ses cultes et rituels traditionnels. Le Viêt Nam, ou Vietnam, c'est le pays du bambou, des dragons, des phénix. Un pays qui s'étend tout en longueur, du Delta du fleuve Rouge à celui du Mékong, et qui a trouvé dans les légendes et la poésie une échappatoire aux meurtrissures de l'histoire. Un millénaire de joug chinois, les ravages de la guerre d'Indochine, la domination communiste l'ont en effet laissé exsangue. Tout cela, la langue l'a gravé.

Anna Moï, nom de plume qui signifie « sauvage », nous fait entrer par quatre-vingts mots dans cette langue superbe et tonale. Car si les mots ne font qu'une syllabe, chacune d'elle se dit - ou plutôt se chante - sur un ton particulier. Des mots qui vous feront «*arpenter l'Annam en palanquin de mandarin, sans décalage horaire, ni chaleur excessive*», à en croire l'ouvrage, à paraître ce 8 novembre (L'Asiathèque). *Le Figaro* en a sélectionné quatre.

Điêu khắc (sculpture)

L'expression conjugue les verbes «ciseler» et «sculpter». Gare à ne pas prendre pour modèle des figures humaines! La représentation d'êtres humains vivants est un tabou au Vietnam, sauf peut-être dans l'intervalle allant de la création de l'Ecole des beaux-arts de l'Indochine en 1925, au commencement des troubles en Indochine en 1945. Un tabou qu'explique la mortalité élevée. Graver dans la matière une figure humaine, tout comme donner un nom à son enfant avant de s'assurer qu'il soit viable, c'est en faire une proie plus identifiable pour les dieux et s'assurer leurs foudres.

Heo (cochon)

Pendant la décennie 1975-1985, les magasins sont vides. Les rumeurs d'approvisionnement font affluer en pleine nuit les Vietnamiens devant les magasins d'État. On acquiert à prix coûtant du riz gâté, du tofu, des œufs... Et parfois, du gras de porc. Alors, on frit la graisse dans une poêle. Les maisons embaument, ce qui donne à certains le rêve d'avoir leur propre cochon bien à elles. Mais le gouvernement ne l'entend pas de cette oreille. Ou plutôt, il donne le droit aux ménages d'engraisser leur cochon, pas de le manger.

An (manger)

La hantise de la famine est désormais révolue, depuis le progrès agricole et ses variétés hybrides de riz qui produisent des doubles et triples récoltes. Il n'empêche que le sujet a été au cœur des préoccupations pendant une très longue période. Et depuis, le mot est partout. On l'additionne avec «cap» («cacher sous l'aisselle») et cela donne «voler». Mis avec «hoi» («demander»), on obtient «fiançailles». Ou on le colle encore à «tien» («argent»), ce qui donne «accepter un pot-de-vin».

Mỹ A (soie laquée)

C'est un label difficile à acquérir. Pour ce faire, il faut teinter au suc de fruits du delta du Mékong le satin de soie. Ces fruits qui ressemblent à des noix, une fois concassés, forment un brou gris-vert dans lequel les bandes de tissu brut sont plongées. Tout ceci s'oxyde au contact de l'air. Il faut environ trois mois et cent immersions avant que le tissu ne passe du blanc immaculé à un noir spectaculairement brillant. Un travail titanesque, qui s'arrête tous les ans à la même période : le démarrage de la saison des pluies, fin juillet.

80 mots du Vietnam, de Anna Moï, L'Asiathèque, novembre 2023, 192p.

